

AVANT-PROPOS SUR L'HOMÉLIE SUIVANTE

Ce discours devait figurer parmi ceux de notre saint docteur sur Lazare, car il renferme plusieurs développements de la même parabole. Chrysostome s'appuie sur ce qu'il a déjà dit pour présenter à ses auditeurs des considérations nouvelles. «Il revient avec plaisir, comme il s'exprime lui-même, sur un semblable sujet, afin que les hommes qui subissent l'épreuve de l'indigence et de la maladie ne se laissent pas abattre, ne se regardent pas comme des êtres réellement malheureux, et qu'ils s'exercent à la vertu de patience.» Il est donc évident que c'est ici la place de cette homélie. Plusieurs manuscrits, et notamment celui de la bibliothèque Colbert, la mettent à cette place et la rangent dans cette catégorie. Nous concluons de là qu'elle fut, comme les autres, prononcée à Antioche.

SIXIÈME HOMÉLIE

SUR LAZARE

Contre ceux qui se rendent aux jeux du cirque. – Sur ce texte de l'Évangile : «Entrez par la porte étroite; car large est la porte, et spacieuse est la voie qui mènent à la perdition.» (Mt 7,13) – Sur Lazare et le mauvais riche.

1. Je veux bien continuer à vous exposer les mêmes enseignements et dresser encore devant vous la table spirituelle; mais une chose me tourmente et me fatigue, c'est de voir que vous ne tirez de ces leçons aucun fruit. Quand l'agriculteur, après avoir d'une main libérale confié la semence au sein de la terre, ne voit pas germer une moisson qui puisse le payer de ses travaux, il ne les renouvelle pas avec le même courage : c'est l'espoir d'une abondante moisson qui peut seul alléger sa peine. Et nous aussi, nous supporterions avec égalité d'âme ce rude labeur de la parole, si nous sentions que vous profitez de nos instructions, qu'elles servent à votre avancement dans la vertu. Mais, quand nous voyons que tant d'exhortations, tant de conseils, tant de reproches, – car enfin nous n'avons cessé de vous remettre sous les yeux, et le redoutable tribunal, et les peines éternelles, et ce feu qui ne s'éteindra jamais, et ce ver qui ne meurt point, – s'effacent si promptement de la mémoire d'un grand nombre d'auditeurs, je ne dis pas de vous, je serais injuste; par quelle espérance serions-nous ramenés aux mêmes travaux, et présenterions-nous à ces hommes dédaigneux la même nourriture spirituelle ? Encore une fois, ils n'en retirent aucun fruit; leurs applaudissements nous ont sans doute manifesté le plaisir avec lequel ils écoutaient nos discours; mais voilà qu'ils accourent aussitôt au cirque, pour y prodiguer à des cochers des applaudissements tout autrement chaleureux, un enthousiasme frénétique. On dirait vraiment s'ils courent avec eux, tant ils les secondent avec ardeur; ils se querellent à leur occasion, ils se disputent sur le mérite des chevaux : celui-ci a mal fourni sa course, celui-là s'est laissé distancer. Les uns prennent parti pour un coureur, les autres pour un autre, et jamais ils ne repassent dans leur cœur, ils ne rappellent à leur mémoire les paroles que nous leur avons adressées; les terribles et sacrés mystères que nous célébrons ici ne sont rien pour eux. Ils sont là-bas comme enchaînés par le diable; ils y passent les jours entiers, ils s'identifient avec ces spectacles sataniques, s'exposant aux écrasants mépris des Juifs et des Gentils, de tous ceux, en un mot, qui veulent calomnier nos croyances. Quel est l'homme assez dénué de sentiment et de raison, qui pourrait supporter sans douleur la vue de ces choses ? Nous le pouvons encore bien moins, nous qui ne cessons de vous témoigner un amour de père.

En effet, ce qui nous pénètre de douleur, ce n'est pas seulement l'inutilité de nos efforts, c'est encore et surtout cette pensée, qu'en agissant de la sorte, nos auditeurs aggravent le poids de leur condamnation. Pour nous, nous attendons du Seigneur la récompense de nos travaux, puisque nous avons rempli nos obligations, payé notre dette, distribué le talent qui nous avait été confié, sans rien négliger de ce qui pouvait être à notre charge; mais ceux qui ont reçu ce dépôt spirituel, quel moyen de justification, quel espoir de pardon auront-ils, quand on leur demandera compte et du talent, et du gain qu'ils auraient dû produire ? De quel œil verront-ils le juge suprême ? comment supporteront-ils le poids de ce jour formidable et de ces intolérables tourments ? Pourront-ils se retrancher derrière l'ignorance ? Nous ne cessons de crier, d'avertir, d'exhorter, de dénoncer à ces hommes les pièges qu'ils vont affronter, la grandeur de leurs pertes, le danger de ces réunions diaboliques, sans pouvoir néanmoins les ébranler. Pourquoi même parler du grand jour de la justice ? J'appellerai leur attention sur les intérêts de la vie présente. Comment peuvent-ils, je vous le demande, après avoir participé à de tels spectacles, venir ici sans trembler, condamnés qu'ils sont déjà par les énergiques réclamations de leur propre conscience ? N'entendent-ils pas le bienheureux Paul, ce docteur du monde entier, qui nous dit : «Quelle union peut-il y avoir entre la lumière et les ténèbres; quoi de commun entre le fidèle et l'infidèle ?» (II Cor 6,14) A quelle rigoureuse sentence ne se voue pas ce fidèle qui vient ici participer à nos redoutables mystères, à nos pieuses solennités, à la doctrine évangélique, et qui sort de là pour aller s'asseoir à côté d'un infidèle, dans ces théâtres où règne le démon, s'égarant ainsi dans les ténèbres, après que le soleil de justice l'avait illuminé de ses rayons ? Le moyen, dites-le moi, de fermer ensuite la bouche, soit aux Juifs, soit aux Gentils ? Nous serait-il possible de les amener à prendre le parti de la piété, quand ils voient ceux qui sont avec nous se rendre avec eux à ces funestes spectacles, véritable

SIXIÈME HOMÉLIE

égout de toutes les corruptions et de toutes les turpitudes ? Pourquoi venez-vous dans cette enceinte, répondez-moi, purifier votre âme, la former à la sobriété et la retremper dans la pénitence, si vous deviez revenir la souiller au théâtre ? N'entendez-vous pas un Sage qui s'écrie : «Un homme qui bâtit, un autre qui démolit, que gagnent-ils de plus que le labeur ?» (Ec 34,28) Voilà ce qui se passe encore aujourd'hui. Ce que nous édifions ici par nos enseignements continuels, par ces exhortations spirituelles, si vous allez aussitôt le détruire, si vous en faites ailleurs un tas de ruines, à quoi nous a servi notre travail ? Et pourquoi relèverions-nous ce que vous renverseriez de nouveau ? Votre conduite n'est-elle pas, aux yeux de tous, un crime accompagné de démente et de fureur ? Dites-moi, si vous voyiez quelqu'un traiter de la sorte les édifices matériels, ceux qui sont construits de pierres ne le regarderiez-vous pas comme un fou furieux qui travaille en vain et qui jette tout son bien dans le vide ? Appliquez donc le même raisonnement, et portez la même sentence, quand il s'agit de l'édifice spirituel. Quant à nous, depuis que la grâce divine nous a confié ce ministère, chaque jour nous travaillons à l'érection de cet édifice, nous vous exhortons à progresser dans la vertu. Mais plusieurs de ceux qui se réunissent ici renversent de leurs propres mains, en quelque sorte, et dans un instant, l'édifice élevé avec tant de peines : de là, pour nous, un sujet de profonde tristesse, et pour eux une cause de ruine et d'intolérables calamités.

2. Peut-être nous sommes-nous livré à de trop violents reproches : oui, si l'on considère notre amour paternel; mais nullement, si l'on fait attention à la gravité du désordre. Comme il faut néanmoins tendre la main à ceux qui sont tombés, et montrer encore un cœur de père à des enfants oublieux de leur propre salut, ne les abandonnons pas à leur négligence; non, nous ne désespérons pas de les sauver, pourvu qu'ils forment la résolution de ne plus retomber dans les mêmes faiblesses, d'en arrêter là le cours, de s'interdire l'entrée de l'hippodrome et de tous ces autres spectacles de Satan. Nous avons, en effet, un Maître qui nous aime et qui veille sur nous; il connaît la fragilité de notre nature; et quand nous sommes tombés dans quelque péché, il ne nous demande qu'une chose, de ne pas désespérer, de renoncer au vice et de recourir à la confession. Si nous agissons de la sorte, il s'engage à nous pardonner aussitôt; car c'est lui-même qui nous dit : «Est-ce que celui qui tombe ne se relèvera pas ? quand on s'est éloigné, ne revient-on plus ?» (Jer 8,4) Sachant cela, ne repoussons pas les miséricordieuses avances du Seigneur, ne nous dirigeons pas vers la porte large et la voie spacieuse; écoutons plutôt le conseil que le divin Maître nous donne dans l'Evangile de ce jour : «Entrez par la porte étroite; car large est la porte, et spacieuse est la voie qui conduit à la perdition, et beaucoup passent par là.» (Mt 7,13) En entendant parler de porte large et de voie spacieuse, ne vous trompez pas à ce début et ne vous laissez pas influencer par l'exemple de la multitude; songez que tout cela doit avoir une fin bien étroite. De plus, comprenez bien le sens de ces paroles. Ce n'est ni d'une porte, ni d'une voie matérielles, qu'il s'agit ici, mais bien de notre vie tout entière, du vice et de la vertu. Voilà pourquoi il nous est d'abord dit : «Entrez par la porte étroite,» c'est-à-dire par la porte de la vertu; puis nous est donnée la raison pour laquelle cette exhortation nous est faite.

Cette porte est étroite, il est vrai, et l'on n'entre pas sans gêne et sans contrainte; mais si vous faites quelques généreux efforts, vous serez bientôt à l'aise, vous aurez devant vous un espace sans bornes, qui vous sera le sujet d'une joie sans mesure. Ne vous arrêtez donc pas à considérer combien cette porte est étroite, ne vous laissez pas troubler par ces commencements; que la difficulté de l'entrée ne paralyse pas votre zèle; la porte large et la voie spacieuse conduisent à la perdition. Séduits par ce qui les frappe à première vue, ne jetant pas leurs regards en avant, beaucoup se précipitent à leur perte. Voilà donc le sens de ces mots : «Large est la porte, et spacieuse est la voie qui conduit à la perdition, et beaucoup passent par là.» On ne saurait mieux caractériser cette porte et cette voie. Ceux qui courent vers les gradins du cirque, et qui envahissent les autres théâtres où règne le démon; ceux qui dédaignent la sagesse et n'ont aucun souci de la vertu; ceux qui veulent s'abandonner à leurs passions et à leurs caprices, à l'intempérance et à la volupté; ceux que possède l'incessant amour et la tyrannique folie des richesses, et n'ont de pensées que pour la vie présente, ceux-là passent par la porte étroite et marchent dans la voie spacieuse; mais quand ils ont avancé quelque temps, quand ils ont accumulé sur leurs épaules la lourde charge de nombreux péchés, quand enfin, épuisés et n'en pouvant plus ils tombent aux dernières limites de la vie, hors d'état d'aller plus loin, manquant d'espace et succombant sous le poids de leurs fautes passées, ils roulent dans le dernier abîme. A quoi nous aura servi, dites-moi,

SIXIÈME HOMÉLIE

d'avoir si peu de temps vogué dans l'espace libre, s'il faut ensuite être renfermé dans une éternelle prison; d'avoir fait comme un rêve de félicité, pour subir après cela de trop réels supplices ? Toute la vie présente, en effet, n'est que le rêve d'une nuit, en comparaison des supplices qui nous attendent. Est-ce pour que nous les lisions sans attention, que ces choses sont écrites ? Ah ! l'Esprit saint a voulu dans sa bonté que la parole du Seigneur fût conservée par l'écriture, afin qu'en y puisant sans cesse des remèdes contre les passions, nous eussions le moyen d'échapper à cet imminent et terrible malheur. Appliquant déjà le remède aux blessures qu'il avait sous les yeux, Jésus Christ disait : «Entrez par la porte étroite.» Il la nomme ainsi, non qu'elle mérite en réalité cette qualification, mais parce que nous la jugeons telle à cause de notre lâcheté. En l'appelant ainsi il ne veut pas non plus nous en éloigner; il la compare seulement à la porte large : pour nous montrer quelle est celle que nous devons choisir, il place sous nos yeux le terme auquel l'une et l'autre aboutissent.

3. Si vous le voulez, rendons ce discours plus accessible à toute intelligence : faisons comparaitre devant nous ceux qui sont entrés par la porte large et qui se sont engagés dans la voie spacieuse, puis ceux qui ont préféré la porte et la voie étroites; voyons la fin déplorable des premiers, et le bonheur que les seconds ont obtenu. Ne prenons qu'un homme dans chacune des deux catégories; cela nous suffira pour vérifier la parole du Seigneur et tirer un nouveau fruit de la parabole évangélique. Quel est donc celui qui a passé par cette large porte et marché par cette spacieuse voie ? C'est ce qu'il faut dire avant tout; et sachons ensuite quelle distance il a parcourue dans ces conditions; nous pourrons mieux apprécier alors la fin de sa course. Eclairés comme vous l'êtes, vous comprenez d'avance notre pensée; il est bon, néanmoins, que je vous l'explique. Rappelez-vous ce riche qui se revêtait chaque jour de pourpre et de soie, avait une table somptueuse, s'entourait de parasites et de flatteurs versait à flots les vins exquis, vivait dans de continuelles délices; entré par la porte large, il goûtait de toutes les voluptés et de toutes les joies du monde. Tous les biens semblaient couler sur lui comme d'une source intarissable : domestiques nombreux, plaisirs de toute sorte, brillante santé, richesses immenses, honneurs décernés à l'envi, concert unanime de louanges; aucun sujet de tristesse; et, ce qui l'emporte encore sur tout cela, tandis qu'il passait ainsi les jours entiers dans la gourmandise et l'ivresse, non seulement il continuait à jouir d'une santé parfaite et d'une complète sécurité, mais encore il passait sans pitié devant ce pauvre Lazare, qui gisait dans le vestibule de sa maison, plein d'ulcères, obsédé par, les chiens qui venaient lécher ses plaies, dévoré par la faim; il ne daignait pas même lui donner les miettes qui tombaient de sa table.

Ce riche marchait donc par la voie large, par la voie du plaisir, de l'intempérance, du rire, de la joie, de l'ivresse, de l'opulence, du luxe et de la somptuosité; longtemps il vécut de la sorte, sans éprouver aucun revers, poussé par un vent favorable sur une mer exempte d'orages. Nulle part un écueil, menaçant ou caché, nulle part un tourbillon perfide, aucun changement subit, aucun naufrage : il glissait librement dans la vie comme sur une surface solide et plane. Chaque jour il se plongeait dans le vice, mais sans le sentir; chaque jour il était piqué par l'aiguillon des mauvaises passions, et sa joie n'en était que plus grande. Constamment assiégé par les grossiers appétits des sens et l'amour insensé des richesses, n'ayant plus le sentiment de ses maux, il ne pouvait songer à la fin de la vie; uniquement possédé du goût des choses présentes, il ne pensait jamais aux éternelles douleurs; jouet de ses propres illusions, il courait au précipice que son ivresse ne lui laissait pas apercevoir. Le cours immuable de ses prospérités jetait un voile sur sa raison et frappait son âme d'aveuglement : il ne voyait plus où l'entraînait cette pente fatale. Peut-être avait-il même oublié qu'il était homme, en l'absence de toute difficulté. J'insiste : son ardeur pour les voluptés était secondée par d'immenses richesses; à l'opulence se joignait la santé; à cette exubérance de forces, l'obséquieux empressement de nombreux serviteurs; et, au milieu de tout cela, cette source toujours intarissable de biens et de plaisirs.

Vous voyez, mes bien-aimés, dans quelles délices vivait celui qui était entré par la porte large et qui marchait dans la voie spacieuse. Qu'aucun néanmoins, de ceux qui nous entendent, ne se presse de le proclamer heureux; attendez la fin des choses avant de prononcer un jugement. En face de cet homme, plaçons maintenant, s'il vous plaît, celui qui passe par la porte et par la voie étroites; et, quand nous aurons vu la fin de l'un et de l'autre, il nous sera permis de nous prononcer. Et qui pourrions-nous choisir pour établir ce contraste, si ce n'est Lazare, cet infortuné couché dans le vestibule du riche,

SIXIÈME HOMÉLIE

dont le corps était dévoré d'ulcères, qui voyait ses plaies léchées par des chiens qu'il ne pouvait écarter ? Tandis que l'autre cherchait l'espace et la liberté, ce bienheureux, je puis assurément lui donner ce titre à cause de la direction qu'il avait prise dans la vie, subissait volontiers la gêne et la contrainte : l'opposition était absolue. Celui-là nageait au sein des délices, celui-ci ressentait les perpétuelles angoisses de la faim. Le premier jouissait de tous les avantages du siècle et se plongeait dans tous les genres de corruption; le second n'avait en partage que les tortures de l'indigence et de la maladie, ne pouvant pas même obtenir, pour apaiser sa faim, les miettes qui tombaient de la table du riche.

4. Elles sont donc là devant vous ces deux portes et ces deux voies si contraires que ces deux hommes avaient choisies. Il nous reste à jeter les yeux sur la fin de l'un et de l'autre. Là nous apparaît un changement complet : la voie large aboutissant à des douleurs, la voie étroite se terminant dans le bonheur et l'immensité. Nous apprendrons par ce double spectacle à nous détourner de la première avec le plus grand soin, à prendre la seconde avec une énergique résolution, jusqu'à ce que nous ayons atteint le glorieux terme. Arrivés à la fin de leur vie, ces deux hommes éprouvent un sort bien différent. Voici d'abord pour celui qui avait marché par la voie étroite : «Or il arriva que le mendiant mourut, et qu'il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham.» Les anges le précédaient sans doute et l'entouraient comme des satellites, afin de l'introduire au séjour de la félicité, juste récompense de tant d'afflictions et d'un si rude pèlerinage. Voyez-vous quels horizons s'ouvrent devant le voyageur quand il a franchi la porte et parcouru la voie étroite ? Considérez maintenant le terme déplorable du chemin opposé : «Le riche mourut à son tour, et il fut enseveli.» Personne qui le précède, qui se tienne à ses côtés; aucune escorte pour l'accompagner semblable à celle de Lazare. Comme dans la voie large il avait eu tous ces honneurs, une foule de satellites, de serviteurs, d'adulateurs et de parasites, quand il va prendre possession de son tombeau, il est dépouillé de tout; l'isolement succède à cette longue série de voluptés, ou plutôt à cette volupté si rapide, à cette prospérité d'un instant. C'est bien peu de chose, en effet, que la vie présente, en comparaison du siècle à venir. Ainsi donc, après ces courtes délices qu'il avait rencontrées sur la voie large, il tombe dans un étroit espace tout rempli d'angoisses et de douleurs. Et le pauvre reposait dans le sein d'Abraham : il recevait le prix de ses souffrances, de ses infirmités, de sa misère et de son abandon; il jouissait de cette félicité sans bornes que notre parole ne saurait jamais exprimer. Les supplices éternels remplaçaient de même pour le riche tous les artifices de la volupté, tous les excès de la table.

Pour qu'ils comprennent mieux, l'un les avantages du rude sentier, l'autre le malheur irréparable du chemin spacieux, ils se voient séparés par un immense intervalle. L'Evangile vous dit comment : «Dans l'enfer le riche lève les yeux, et, du fond de l'abîme, il voit au loin Abraham et Lazare dans son sein.» (Luc 16,23) Pour moi je me persuade que, dans un tel bouleversement, en voyant celui qui gisait dans le portique, en butte aux importunités des chiens, reposer désormais avec une profonde sécurité dans le sein du patriarche, tandis qu'il était lui-même accablé de confusion et torturé par le feu, le réprouvé sentait plus vivement sa peine. Plus il considérait cette étrange révolution, son bonheur évanoui comme un songe ou comme une ombre vaine, la terrible impasse où la voie large l'avait conduit, et le mendiant, au contraire, jouissant d'un bonheur ineffable en récompense de sa résignation dans la vie, moins il savait où se tourner; ne sachant donc que faire et reconnaissant la cruelle illusion dont il avait été la victime, il adresse ses supplications au patriarche avec de lamentables cris et des larmes intarissables. Celui qui ne daignait pas autrefois se tourner vers Lazare ni le regarder, celui dont la mollesse et la volupté se révoltaient du spectacle hideux de ce misérable et de l'odeur repoussante exhalée par ses plaies, le voilà maintenant qui supplie le patriarche et lui dit : «Père Abraham, ayez pitié de moi, et envoyez Lazare pour qu'il trempe dans l'eau l'extrémité de son doigt et qu'il rafraichisse ma langue, car je suis cruellement tourmenté dans cette flamme.» Ces paroles suffisaient certes pour exciter la compassion, mais elles ne lui servirent de rien. La confession était trop tardive, le temps était passé d'une semblable prière. Envoyez Lazare, dit-il, ce pauvre que naguère j'abhorrais, à qui je n'accordais pas même les miettes de ma table; je l'implore en ce moment, j'ai recours à ce doigt que léchaient autrefois mes chiens. Voyez comme le supplice a mis cet homme à la raison ! Vous voyez aussi par quelle étroite impasse se termine pour lui la voie large ! Ce n'est pas Lazare qu'il implore, mais bien le patriarche; et vous le comprenez, il n'oserait pas

SIXIÈME HOMÉLIE

même lever les yeux vers le premier. Il se souvenait de sa conduite inhumaine et barbare à l'égard de ce malheureux; il ne pensait pas en obtenir même une réponse. C'est pour cela qu'il s'abstient de le prier et qu'il s'adresse au patriarche.

Mais ce moyen ne lui réussit pas, tant il est funeste de faire les choses hors de saison et de perdre le temps que la bonté divine nous a donné pour opérer notre salut. Un cœur de diamant se fût laissé toucher par de telles paroles; quel est celui qu'elles n'auraient ému de pitié ? Et cependant le patriarche reste insensible à cette prière; seulement il daigne répondre, mais pour rappeler au suppliant qu'il est lui-même l'auteur de son infortune. Voici comment il s'exprime : «Mon fils, souviens-toi que tu as reçu tes biens dans la vie, et Lazare ses maux; et maintenant il est dans la joie, et toi dans les supplices. Cela étant ainsi, désormais un abîme immense s'étend entre vous et nous, si bien qu'on ne saurait aller de ce séjour dans le vôtre, ni de là venir ici.» (Ibid., 25,26) Effrayant est un pareil discours, et bien capable d'ébranler ceux dont l'intelligence n'est pas éteinte. Le juste ne craint pas de manifester la miséricorde et la compassion dont il est saisi en voyant les châtements du coupable, ni d'avouer son impuissance à lui procurer un soulagement; il semble lui dire : Je voudrais bien te tendre une main secourable, amoindrir tes douleurs, adoucir ton supplice, mais toi-même t'es privé d'avance d'un semblable secours. Tel est le sens de cette parole : «Mon fils, souviens-toi.» Quelle bonté dans le patriarche ! il lui donna encore le nom de fils. Oui, cela nous montre sa miséricorde, mais nullement le pouvoir de secourir un homme qui s'est lui-même perdu. «Souviens-toi que tu as reçu tes biens dans la vie.» Rappelle-toi le passé, n'oublie pas quelles furent tes délices, tes voluptés, ton opulence, comment tu t'adonnais à tous les appétits sensuels, sans relâche, comme s'ils devaient durer toujours, comme s'il n'existait pas d'autres biens. Il le condamne par ses propres sentiments. Le riche n'ayant jamais eu de noble pensée, ne portant jamais son attention sur les maux à venir, qui devaient cependant être son partage, s'imaginait posséder les biens véritables.

5. C'est ce que disent, encore aujourd'hui, la plupart de ceux qui s'extasiaient devant le luxe et la bonne chère. Nous avons possédé de grands biens, s'écrient-ils, et cette expression s'applique aux grandes joies de la vie. Ne dites pas, ô homme, ne dites pas sans restriction que ce sont là des biens; songez que les choses de la terre nous ont été données par le Seigneur, pour que nous en usions avec modération dans le but d'alimenter et de soutenir nos forces corporelles : autres sont les vrais biens. Les délices, les trésors, la richesse des habits n'en ont que le nom, sans aucune réalité. Peut-on même leur donner ce nom ? Ces choses causent souvent notre perte, toutes les fois que nous en usons mal. Les richesses sont un bien pour celui qui les possède, quand elles ne servent pas à flatter les sens, quand on verse dans le sein des pauvres ce qui n'est pas nécessaire à notre modeste entretien; alors, oui, les richesses sont bonnes. Mais quand on les emploie pour se procurer tous les plaisirs, au service des passions, non seulement elles ne sont d'aucun avantage, elles entraînent encore au fond de l'abîme éternel; ce fut là le sort du mauvais riche. Voilà pourquoi le patriarche lui dit : «Mon fils, tu as reçu tes biens dans la vie.» Ce que tu regardais comme des biens fut ton partage, et de même les maux de Lazare. Ce n'est pas certes que Lazare y vit des maux réels, loin de là; c'est pour répondre à la pensée du riche qu'Abraham parle ainsi. Telle était, en effet, l'opinion enracinée dans l'esprit de ce riche : il ne connaissait d'autres biens que l'opulence, les voluptés, le luxe, ni d'autres maux que l'indigence, la faim, la maladie. Conformément donc à tes idées fausses, à ton jugement erroné, souviens-toi que tu jouissais de tes biens quand tu marchais par la voie large en toute liberté, et que Lazare était de même en butte à tous les maux dans la voie étroite et gênante qu'il suivait. Tu ne considérais que l'entrée, tandis qu'il avait les yeux fixés sur le terme et que les difficultés du chemin ne ralentissaient nullement son zèle : aussi le voilà maintenant heureux dans ce séjour, pendant que tu gémissais dans les supplices; ainsi s'explique la différence, la complète opposition de vos destinées.

C'en est assez; vous voyez clairement la fin où conduisent les deux voies si contraires que j'ai souvent caractérisées devant vous d'après l'Evangile. Ecoutez de nouveau ce qu'il y a de plus terrible dans la réponse d'Abraham : «Cela étant ainsi, entre vous et nous s'étend un abîme immense, si bien qu'on ne saurait aller de ce séjour dans le vôtre, ni de là venir ici.» Ne passons pas légèrement sur ces paroles, mes bien-aimés; tâchons d'en bien comprendre la portée. Nous y voyons de quelle gloire est revêtu, sur quel trône sublime est assis celui qui gisait étendu sous le portique, cet homme si méprisé, ce pauvre tourmenté par la faim et tout couvert d'ulcères, le jouet des chiens.

SIXIÈME HOMÉLIE

Volontiers je reviens sur ce sujet dans mes discours, pour qu'aucun de ceux qui sont affligés par les privations ou les maladies ne désespère de lui-même et ne se regarde comme malheureux; pour que, supportant tout avec résignation et même avec reconnaissance, chacun soit soutenu par l'espoir du bonheur, dans l'attente de cette rémunération si supérieure au labeur, aussi bien qu'à toute parole humaine. «Les choses étant ainsi.» Que veut-il dire par cette expression ? Puisque déjà dans la vie tu as reçu tous les biens, et que Lazare a subi tous les maux, que tu reconnaissais les uns et les autres comme tels, il ne te ne reste plus après cela qu'à mettre en rapport la fin avec le principe le terme avec la voie : à tes biens prétendus correspondent les douleurs et les angoisses présentes, et ce feu qui ne s'éteindra jamais; pour lui, après la lutte de la vie temporelle et les seuls maux connus de toi, cette félicité suprême qu'il partage avec les saints et qui ne finira jamais. Lors donc qu'à chacun est échue la destinée qu'il s'est faite, à toi les tourments, à lui le bonheur où devaient vous conduire les portes et les voies diverses que vous aviez choisies, «un infranchissable abîme s'étend désormais entre vous et nous.» Vous voyez le pauvre, tout couvert de plaies, – c'est à dessein que j'insiste sur ces détails, – admis dans la société d'Abraham et dans l'assemblée des justes : «Entre vous et nous.» Vous voyez le sort heureux de celui qui s'était maintenu calme et pieux dans les angoisses de la faim et de la maladie. De là cet abîme infranchissable qui le sépare des réprouvés.

Ce n'est pas un obstacle quelconque, c'est un abîme immense qui nous sépare de vous. Et dans le fait, entre le vice et la vertu, quel éloignement ! quelle distance incommensurable ! Celui-là s'étend et ne connaît pas de limites; celle-ci se resserre et ne connaît pas de contrainte : il en est de même de la volupté et de la pauvreté. Remarquez encore la différence de ces deux voies : Il marche par la voie étroite celui qui s'est rangé sous le drapeau de la virginité, celui qui mène une vie chaste, pauvre, ignorée du monde; il s'est précipité dans la voie large celui qui poursuit le plaisir, l'ivresse des passions, celui que fascinent l'éclat de l'or, les séductions de la mollesse, les dangereux attraites des spectacles. Encore une fois, quelle opposition entre ces hommes ! Elle existe aussi, nous la voyons surtout éclater au temps des châtements et des récompenses. «Un infranchissable abîme s'interpose entre vous et nous» : entre les justes, les amis de la vertu, dont tel est aujourd'hui le partage; et vous que la corruption et le crime revêtent de toutes parts. Voilà pourquoi cet abîme immense, cette éternelle séparation qui ne permet pas de passer d'un séjour dans l'autre. Voyez-vous cette immensité ? Entendez-vous cette réponse plus terrible encore que la géhenne ? Au début, quand la prospérité du riche, l'empressement universel dont il était l'objet, les satellites dont il était entouré, les délices où chaque jour il se plongeait frappaient vos regards, ne le teniez-vous pas pour le plus heureux des hommes ? et comme le plus malheureux ce pauvre gisant dans le vestibule, rongé par ses plaies purulentes ? Et voilà qu'à la fin ces choses ont pris un aspect tout contraire : les folles joies du premier se sont évanouies dans les tourments, et c'est dans le sein d'Abraham que le second oublie son indigence et ses tortures passées.

Mais, pour que notre discours n'excède pas les bornes, nous arrêterons ici le développement de cette doctrine, et nous exhorterons votre charité à fuir la porte large, la voie spacieuse, les amorces de la volupté. Ayez constamment devant les yeux la fin de ces deux hommes, n'oubliez pas les maux dont le riche fut accablé. Cherchez, au contraire, la porte et la voie étroites, afin d'entrer dans le séjour des éternelles délices après les angoisses de cette vie. Eloignez-vous donc, je vous en conjure, des spectacles de Satan et des jeux funestes du cirque. C'est à cause de ceux qui ont cédé à de perfides entraînements et qui ont pris le chemin de la perdition que j'ai dû vous tenir ce langage; j'ai voulu leur persuader de se tourner vers une voie meilleure, celle de la vertu, pour qu'ils méritent, eux aussi, de reposer dans le sein du patriarche; pour que, nous dérobant tous aux feux de la géhenne, nous obtenions ces biens inconnus qui n'ont jamais frappé ni l'œil ni l'oreille de l'homme. Pussions-nous y parvenir par la grâce et la bonté de Jésus Christ notre Seigneur, à qui soient, en union avec le Père et l'Esprit saint, gloire, puissance, honneur, maintenant et ton· jours, et dans les siècles des siècles. Amen.